



Quelques vases de pharmacie d'apothicaireries royales*

Par Louis Cotinat

Tous ceux qui étudient les céramiques pharmaceutiques se heurtent inévitablement à plusieurs difficultés sérieuses et peu faciles à surmonter.

C'est d'abord l'épineux problème de l'attribution probable à un centre de fabrication. En l'absence de toute indication précise — marque ou signature — l'attribution ne peut-être faite que par des appréciations subjectives donc sujettes à discussions ou parfois même à contestations. Les mêmes remarques peuvent être faites en ce qui concerne la datation de ces pièces. Qui, enfin, n'a pas essayé de connaître le nom du bienfaiteur qui a choisi et commandé ces pièces et tenté d'identifier l'apothicairerie qui les a conservées, quelles mains les ont manipulées pendant des dizaines d'années, leurs occasionnant des marques d'usure si émouvantes. Dans un certain nombre de cas, relativement restreints, ces problèmes ont pu trouver une solution. De nombreuses apothicaireries ont été dispersées à la Révolution ou plus tard à la transformation des hôpitaux. Pour certains la dispersion du matériel n'a été que partielle comme ce fut le cas pour la pharmacie de l'hôpital de Moulins. Il reste donc sur place des points de comparaison qui permettent d'identifier avec sûreté les pièces aujourd'hui entre les mains des amateurs ou dans les vitrines des musées. Les armoiries qui s'étalent parfois sur les vases sont aussi d'un grand secours et constituent un élément d'identification très important. Ces armoiries sont la signature du donateur, elles permettent de fixer d'autre part une date assez précise. Sachons gré à Louise d'Adelaïde d'Orléans d'avoir fait placer ses armes sur tous les vases de l'apothicairerie de l'abbaye de Chelles. Le problème de l'attribution est dans ce cas singulièrement simplifié.

Il n'en est pas de même pour les vases qui portent les armes de France, c'est à dire ornés de trois fleurs de lis disposées, suivant l'expression employée par les héraldistes, 2 et 1.

Ces armes ont été adoptées au cours de la deuxième moitié du XVI^e siècle par les rois de France. Avant cette date les monnaies étaient ornées d'un semis de fleurs de lis. Certains héraldistes prétendent qu'on devrait dire: les fleurs de la Lys c'est à dire les fleurs d'iris qui poussent en abondance sur les rives de cet affluent de l'Escaut. Reconnaissons que ces fleurs de lis ressemblent plus à des fleurs d'iris qu'à des fleurs de lis.

Le problème des objets décorés du blason royal est très complexe car en dehors des objets personnels du Roi, qui en étaient décorés, une quantité d'ustensiles pouvaient recevoir le même décor. Toutes les abbayes royales portaient les armes royales ainsi que toutes les administrations: amirautes, manufactures, — de tapisseries, de faïences, d'armes, de verres — les fonderies, les hôpitaux.

D'autres familles, peu nombreuses, ont porté et portent ces armes mais toujours avec d'autres émaux et d'autres métaux, d'autres tenants, supports ou cimiers, ce qui permet de les différencier facilement.

On peut donc affirmer qu'un vase de pharmacie aux armes de France vient d'un bâtiment, d'une apothicairerie de couvent ou d'hôpital relevant directement du Roi.

On connaît actuellement un certain nombre de vases décorés de cet emblème royal. La plupart datent du «siècle de Louis XIV», aussi est-il naturel de commencer nos recherches par une visite à l'hôpital de Versailles. Là une belle série de vases est conservée dans la salle des délibérations. Les tribulations de ces vases méritent d'être contées sommairement. En 1760 Louis XIV fonde une maison de Charité ouverte aux pauvres. Elle est confiée à la Communauté des Filles de la Charité. Elle est à l'origine de l'Infirmierie Royale qui viendra s'installer dans le nouveau quartier Notre-Dame en face l'étang de Clagny. En 1715 après la mort de Louis XIV on avait décidé de vendre le matériel de l'Infirmierie Royale les 15 et 16 novembre sur ordre du Duc d'Orléans. C'est vers cette date que disparut également l'apothicairerie du Roi située dans un petit bâtiment composé d'un rez de chaussée et d'un étage mansardé construit au XVII^e siècle dans une des grandes cours de l'aile du midi du château, cour appelée: cour de l'apothicairerie. Au moment de la vente du matériel de l'Infirmierie Royale, les vases de la pharmacie furent confiés à J. B. Béranger, apothicaire des domestiques, suisses et gardes chasses du château du Roi.

En 1720 Louis XV décide de transformer la Maison de Charité en Hôpital Royal. Les vases de pharmacie en la possession de Béranger y sont transportés. Louis XV fait don du mobilier céramique provenant de l'apothicairerie du château. Ce sont ces vases qui sont conservés aujourd'hui dans la salle des délibérations de l'hôpital.

Il ne reste aucune trace de l'achat de ces vases dans les archives de l'hôpital. Mais on sait que les faïences des résidences royales étaient fabriquées à Saint-Cloud et sortaient d'une faïencerie fondée vers 1670 sous le règne de Louis XIV par Morin auquel succédèrent peu après Chicaneau et ses fils. On pense généralement que ce fut Révérend qui fut chargé de les fournir comme il avait déjà fourni précédemment des vases à fleurs provenant de cette même manufacture de Saint Cloud¹⁾.

Les Révérend exercèrent pendant plus d'un siècle la profession de marchand faïencier. Ils n'étaient pas fabricants. On retrouve leur trace dans plusieurs documents et nous savons qu'en 1775 René Révérend demeurant rue Saint-Denis était depuis 1762 maître juré de la Corporation des marchands verriers faïenciers de la ville de Paris.

Quoi qu'il en soit, la série de vases conservés à l'hôpital civil de Versailles constitue l'ensemble le plus remarquable et le plus caractéristique de cette belle production de Saint-Cloud. Tous les vases sont décorés en bleu, un peu ardoisé, cerné d'un trait noir ferme et bien dessiné. La plupart portent l'emblème royal, plusieurs formes sont représentées: grandes cruches d'une con-

*) Dedié à Mr. le Prof. Dr. Dirk A. Wittop Koning à l'occasion du 60^{ème} anniversaire de sa naissance.

¹⁾ Arch. Nat. O 10394 Bâtiments du Roi



Fig. 1. Versailles. Hôpital civil.
Grand vase couvert faïence de
Saint-Cloud. XVIIIe s.



Fig. 2. Paris. Musée de l'Assistance
Publique. Vase de la Maison de
Secours de la rue de l'Arbre sec.
Faïence de Saint-Cloud. XVIIIe s.



Fig. 3. Saint-Denis. Musée de la
Légion d'Honneur. Enseigne en
bois peint.

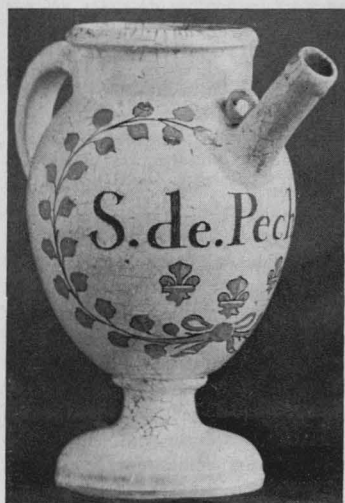


Fig. 4. Saint-Denis. Musée de la
Légion d'Honneur. Vases en
faïence de Paris. XVIIIe s.



Fig. 5. Paris. Hôtel des Invalides.
Grande cruche en faïence de Paris.
XVIIe s.



Fig. 6. Paris. Hôtel des Invalides.
Vases en porcelaine de Paris.
Vers 1800.



Fig. 7. Chevrette en faïence de
Montpellier, Manufacture Jacques
Ollivier. XVIIIe s. Coll. part.



Fig. 8. Grande cruche en faïence
de Montpellier. XVIIIe s. Coll. part.



Fig. 9. Albarel, décor polychrome
faïence de Rouen. Début du
XVIIIe s. Coll. part.



Fig. 10. Petit vase à Thériaque.
Faïence de Montpellier. XVIII^e s.
Coll. Monal.

tenance de huit litres, grands pots à couvercle en forme de dôme (fig. 1) bouteilles trapues.

Saint-Germain-en-Laye fût, avant Versailles le lieu de résidence de Louis XIV et de la Cour. Elle le resta jusqu'en 1682. L'hôpital civil possède une apothicaire remarquable. Dans des boiseries du temps de Louis XIV disposées avec un grand goût sont présentés les vases de faïence. Ceux sortant des fabriques de Saint-Cloud sont identiques à ceux de Versailles. Rien d'étonnant à cela. On sait en effet qu'en 1670 l'hôpital de Saint-Germain a subi une transformation très sérieuse et a pris une importance qu'il n'avait pas autrefois. Ces transformations sont dues à Madame de Montespan qui s'intéressait fort à Saint-Germain qu'elle habitait et ses générosités sont allées surtout à l'hôpital de cette ville.

C'est à Saint-Cloud également qu'ont dû être fabriqués les vases ovoïdes à couvercles bombés montrant sur leur face antérieure un L surmonté de la couronne royale et accosté de trois fleurs de lis, conservés au musée de l'Assistance publique, quai des Tournelles à Paris. Ces vases viennent de la Maison de Secours de la rue de l'Arbre-Sec qui dépendait de la paroisse royale (fig. 2).

L'incertitude régnait sur les débuts de l'Hôtel-Dieu de Saint-Denis. Un procès eût lieu à ce propos au XVIII^e siècle entre le corps municipal et les religieuses de l'Abbaye. Les unes et les autres firent valoir leurs droits sur la propriété et l'administration de l'Hôtel-Dieu. Pour les premiers, l'Hôtel-Dieu fondé par Clovis II et distinct de l'abbaye appartenait au domaine royal donc à la ville. L'apothicaire provenant de l'Hôtel-Dieu est maintenant exposée dans une salle du musée de la Légion d'Honneur. Il ne s'agit pas d'une reconstitution. On a transformé une pièce afin de lui donner la dimension exacte de l'apothicaire primitive. Au dessus de la porte d'entrée a été conservée l'enseigne en bois peint représentant un vase à Thériaque avec son couvercle. Au dessous de l'inscription trois fleurs de lis. Deux serpents grimpent de part et d'autre de la panse imitant les anses du vase. Le troisième est enroulé autour du col, la tête dressée vers l'inscription latine TERRET SED SANAT qui surmonte le vase (fig. 3). Cette enseigne montre, semble-t-il, que l'apothicaire était de fondation royale.

A l'intérieur, sur les tablettes, on peut compter trente cinq vases portant le blason royal. Ici pas de grandes cruches, mais quatorze chevrettes et vingt et un pots canon portant tous des inscriptions pharmaceutiques (fig. 4). Saint-Cloud n'eût pas le privilège exclusif de la fourniture des services royaux car ici ce sont des faïences de Paris, comme le sont ceux conservés à l'apothicaire royale des Invalides.

Dans cet dernier établissement la pharmacie, primitivement «Chambre des convalescens de la maladie vénérienne» fût transformée sous le règne de Louis XV et ornée de délicates boiseries de chêne sculpté, classées monument historique en 1906. Les boiseries seraient, d'après la tradition, l'oeuvre des pension-

naires des Invalides. Sur les portes des armoires d'angle se trouvent sculptées des médaillons représentant: la chimie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la géographie. La grande porte d'entrée en chêne sculpté, est ornée d'un fronton portant en son centre une fleur de lis entourée par deux L croisés. L'inventaire de 1921 indique qu'il s'y trouve encore quarante grandes cruches en faïence décorées de fleurs de lis. Ces cruches (fig. 5) qu'on peut voir actuellement sont du XVII^e siècle. On peut admirer d'autre part une série de quatre vingt six vases époque Restauration en porcelaine blanche décorée en bleu nuit et or, et portant dans un écusson bleu outremer les armes de France (fig. 6). Ces vases semblent n'être entrés à la pharmacie des Invalides qu'en 1832. Un peu avant cette date le Maréchal Gouverneur écrivait au Ministre de la Guerre pour lui demander de mettre à sa disposition les vases et ustensiles qui faisaient partie de la pharmacie du Château des Tuileries sous la Restauration, pharmacie supprimée en 1830²⁾. Les archives ne conservent aucune réponse à cette demande. La présence de ces vases nous laisse supposer qu'elle fût satisfaite.

Ainsi pour les vases restés en place dans les apothicaireries hospitalières nous possédons quelques indications précieuses. Pour ceux conservés sans les collections particulières le problème est plus complexe. Comment retrouver le lieu d'origine de pièces qui, depuis deux siècles, n'ont cessé de circuler et qui s'en sont éloignées parfois de plusieurs centaines de kilomètres.

La chevrette de Montpellier du début du XVIII^e sortant probablement de la Manufacture royale de Montpellier dirigée alors par Jacques Ollivier, qui se trouve dans une collection particulière possède un décor très soigné et particulièrement réussi, une forme élégante qui en font une pièce remarquable digne de figurer dans une apothicaire royale (fig. 7). Aucun renseignement n'a pu être trouvé sur cette pièce ni sur cette grande cruche S. d'Oeillet, également en faïence de Montpellier (fig. 8).

Par contre le hasard a permis d'avoir quelques renseignements sur l'albarel polychrome V Neapolitan simp. des ateliers de Rouen. Un vase similaire se trouve dans une vitrine du musée de Reims, une chevrette au même décor est conservée au Musée des Arts décoratifs à Paris, un quatrième vase a été retrouvé parmi ceux de l'hôpital d'Evreux. Cet hôpital étant de fondation royale on peut supposer que cette série a été fabriquée pour lui (fig. 9).

Enfin, pour terminer, signalons deux pièces curieuses de la collection Monal à Paris. Ce sont deux petits pots à Thériaque en faïence de Montpellier du début du XVIII^e s., à anses torsadées. Au dessus de l'inscription tracée en noir un décor floral bleu encadre l'écusson royal: couronne royale surmontant le blason avec trois fleurs de lis se détachant sur un fond bleu. Ces deux vases ont traversé la période révolutionnaire. On sait qu'en 1793 les fleurs de lis qui figuraient et représentaient les armes du ci-devant roi de France devaient être supprimées. Les Sociétés populaires et les Comités de surveillance veillèrent alors à l'observation de ces bons principes et il était dangereux de résister à leurs injonctions. Les fleurs de lis furent alors grattées, leur couleur a disparue, pour laisser apparaître la terre (fig. 10).

Le cas n'est pas unique. Au Musée des Invalides les armes royales des quatre grandes jarres à Thériaque ont été couvertes de peinture et remplacées par des emblèmes révolutionnaires: faisceaux, piques, bonnet phrygien.

Simple ustensiles, oeuvres d'art, pièces de musées, témoins de notre histoire, les vases de pharmacie ont un charme étrange. Qui se livre à eux ne sait vers quels buts sa curiosité va se trouver entraînée...

Adresse de l'auteur:

Louis Cotinat, Pharmacien,
151, Rue de Grenelle
Paris-VII^e, France

²⁾ Arch. Invalides, registre 186 f° 208

Zur Geschichte der pharmazeutischen Zeitschriften:

Bezugspreise und Honorare von pharmazeutischen Journalen um 1840*

Von Armin Wankmüller

In der Geschichte des Buchhandels und Verlagswesens sind wirtschaftsgeschichtliche Fragen vielfältig erörtert und dargestellt worden. Auch die finanziellen Aspekte eröffnen interessante und wichtige wissenschaftsgeschichtliche Zusammenhänge. Jeder Verleger erwartete von seiner Zeitschrift sowohl die Deckung der Unkosten, wie auch ein wirtschaftliches Ergebnis. Sicher haben auch manche Redakteure die zusätzliche Arbeit nur deshalb auf sich genommen, da sie die Nebeneinnahme benötigten.

Waren die Zeitschriften zu teuer, so war der Absatz zu klein. Erst eine gewisse Auflagenhöhe sorgte für die Rentabilität und ließ einen tragbaren Abonnementspreis zu. Um einen Anreiz für den Redakteur zu schaffen, wurde von den Verlegern dessen Honorar mit der Auflagenhöhe gekoppelt. Nicht nur der Verleger, auch der Herausgeber bemühte sich deshalb um eine weite Verbreitung der Zeitschrift und um eine große Zahl von Lesern.

Viele dieser Gesichtspunkte entfielen bei den vereinseigenen Zeitschriften. Deren Zahl war jedoch sehr klein, da ehrenamtliche Schriftleiter nur schwer zu finden waren und die Bezahlung aus den Vereinskassen begrenzt gewesen ist. Die Finanzierung erfolgte bei den vereinseigenen Zeitschriften über den Vereinsbeitrag. War nun dieser zu hoch angesetzt, so sank die Zahl der Vereinsmitglieder. Eine Zwangsmemberschaft kannten zeitweilig nur die von der Regierung gebildeten Apothekergremien in Bayern.

Die meisten Apothekervereine sind aus Lesezirkeln hervorgegangen. Der Anlaß für die Bildung eines Lesezirkels war die finanziell für den einzelnen Apotheker erschwierliche Einsicht in die wichtigsten pharmazeutischen und naturwissenschaftlichen Zeitschriften. Durch den Umlauf im Lesezirkel war für einen geringen Geldbetrag das Studium derselben möglich. Die meisten Apotheker lasen um 1840 nur ein bis zwei Zeitschriften, vielleicht auch überhaupt kein pharmazeutisches Organ, da für sie die Bezugspreise zu hoch waren. So stellt sich eigentlich schon lange die Frage, wie hoch waren die Bezugspreise für die deutschen pharmazeutischen Zeitschriften? Treffen die Argumente zu, der praktische Apotheker wäre nicht in der Lage gewesen, einige deutsche pharmazeutische Journale gleichzeitig zu abonnieren? Und damit verbunden, welchen Anteil am Einkommen bildeten die Honorare für einen Redakteur?

Es soll nicht die Frage untersucht werden, gab es um 1840 zu wenig oder zu viele pharmazeutische Zeitschriften deutscher Sprache? Dieses Problem wird in einer getrennten Untersuchung noch behandelt werden. Hier wird von den erscheinenden Zeitschriften ausgegangen.

In Süddeutschland ist damals das Repertorium für die Pharmacie das älteste Journal gewesen. Seit 1815 erschienen jährlich drei bis vier Bände, die sowohl die Pharmazie pflegten als auch zu Standesfragen Stellung nahmen, Berichte der Apothekervereine veröffentlichten und Referate über die Chemie, Naturgeschichte und Technologie zum Inhalt hatten. Im Abonnement kostete ein Band 2 fl. und 4 kr., bei drei Bänden im Jahr entstanden dem Apotheker Kosten von 6 fl. und 12 kr.

In Norddeutschland spielte das Berlinische Jahrbuch für die Pharmacie eine Rolle. Es begann 1796 mit seinem Erscheinen, erfuhr jedoch verschiedentlich eine Unterbrechung in der Herausgabe. Der Preis betrug 2 fl. und 5 Kr.

In der Zwischenzeit hatte sich in Norddeutschland das Archiv der Pharmacie in den Vordergrund geschoben. Es gründete Rudolf Brandes 1822. Der Verlag befand sich zuerst in Schmalkalden, ab 1824 in Lemgo und seit 1838 in Hannover. Während die eine Hälfte der Zeitschrift den pharmazeutischen Wissenschaften diente, enthielt die zweite Hälfte in einer besonderen

Abteilung Nachrichten und Abrechnungen des Apotheker-Vereins für Norddeutschland. Es nahm gleichzeitig die Stellung eines Vereinsorgans ein. Jährlich erschienen damals vier Bände, die zusammen 10 fl. 30 kr. kosteten.

In Süddeutschland begründete 1823 Apotheker Hänle sen. in Baden das Magazin der Pharmacie. Verlagsort war Karlsruhe. Nach seinem Tode trat Philipp Lorenz Geiger in die Redaktion ein. Der Verlag wechselte nach Heidelberg, mit dem Eintritt von Justus Liebig und der Änderung des Titels 1832 in Annalen der Pharmacie verschob sich auch die inhaltliche Ausrichtung. Liebig gab der Zeitschrift einen weitgehend wissenschaftlichen Charakter. Mitteilungen der Vereine kamen fast nicht mehr zum Ausdruck. Der Preis für die vier jährlich erscheinenden Bände betrug 12 fl. 15 kr.

Durch die Umwandlung der Annalen der Pharmacie in eine wissenschaftliche Zeitschrift sahen sich Herberger und Winkler zur Gründung des Jahrbuchs für practische Pharmacie mit Verlagsort Kaiserslautern 1838 veranlaßt.

Das Jahrbuch wurde gleichzeitig zum Organ der pfälzischen Gesellschaft für Pharmacie, Technik und deren Grundwissenschaften. Sein Bezug erforderte jedoch einen Zuschlag zum Vereinsbeitrag. Es wurde in den Abrechnungen unterschieden zwischen Mitgliedern mit und ohne Bezug des Jahrbuchs. Im Laufe der Jahre schlossen sich immer mehr südwestdeutsche Apothekervereine dem Jahrbuch als Vereinsjournal an. Verlagsort war ab 1840 Landau in der Pfalz, für den Bezug waren jährlich 5 fl. 24 kr. zu entrichten.

Nahm das Jahrbuch sowohl wissenschaftliche Arbeiten, wie Referate aus wissenschaftlichen Zeitschriften, Buchbesprechungen und umfangreiche Vereinsberichte auf, so diente das seit 1840 von Prof. Martius in Erlangen im Verlag von Ferdinand Enke herausgegebene Pharmaceutische Correspondenzblatt für Süddeutschland nur den Standesberichten. Sein Preis hat 1840 2 fl. 42 kr. jährlich betragen.

Nur als Referatenorgan erschien seit 1830 bei Leopold Voss in Leipzig das Pharmaceutische Centralblatt mit einer wöchentlichen Nummer. Jährliche Kosten im Abonnement 6 fl. 18 kr.

Die in Krefeld erschienene Zeitschrift Notizen aus dem Gebiete der practischen Pharmacie began 1836 unter der Redaktion von Voget. Monatlich kam ein Heft zur Ausgabe, der ganze Jahrgang wurde zu einem Band vereinigt, Preis 2 fl. 21 kr.

Die russischen, österreichischen und schweizerischen Zeitschriften sollen hier unberücksichtigt bleiben. Von Interesse ist vielleicht noch der Bezugspreis des Jahresbericht über die Fortschritte der physischen Wissenschaften von Berzelius in deutscher Bearbeitung, übersetzt zuerst von Christian G. Gmelin, später von Friedrich Wöhler. Dessen Preis betrug 1849 6 fl. 5 kr. Für einen interessierten Apotheker hatte dieser Jahresbericht Bedeutung und wurde sicher abonniert.

Unterstellt man zum Beispiel dem wissenschaftlich sehr tätigen Inhaber der Apotheke in Nagold, Heinrich Zeller, den Bezug der für ihn wichtigen Zeitschriften Repertorium, Archiv der Pharmacie, Annalen der Pharmacie, Jahrbuch für practische Pharmacie, das Correspondenzblatt von Martius und das Pharmaceutische Centralblatt, also sechs Zeitschriften, so entstanden jährliche Bezugs-kosten von 43 fl. 21 kr.

Demgegenüber erhielt bis 1837 der Apothekergehilfe im chemischen Laboratorium der Universität Tübingen jährlich 150 fl. Diese Bezüge lagen sicher höher, als in der öffentlichen Apotheke. Dort gehörten Kost und Unterhalt zum Gehalt. Der Assistent an der Universität mußte für Kost und Unterkunft selbst sorgen. Seine Bezüge sind ab 1838 auf 270 fl. erhöht worden. Man darf jedoch davon ausgehen, daß der Bezug von sechs pharmazeutischen Zeitschriften um 1840 jährlich die Hälfte des Gehaltes (ohne Sachbezüge) eines Apothekergehilfen in einer Apotheke ausmachte.

*) Gewidmet Herrn Doz. Dr. D. A. Wittop Koning zu seinem 60. Geburtstag am 3. Sept. 1971

Vergleiche mit dem Verdienst eines Apothekenbesitzers sind leider bis jetzt nicht möglich, da hierüber kein breites Zahlenmaterial zugänglich ist. Jedenfalls bestätigt die Zusammenstellung die Berechtigung der pharmazeutischen Lesevereine in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Erst durch die Lesevereine war dem Apotheker in Stadt und Land der Zugang zu pharmazeutischen, daneben auch chemischen, botanischen und landwirtschaftlichen Zeitschriften in größerem Umfang möglich.

Selbst Universitätsbibliotheken haben damals praktisch keine pharmazeutischen Zeitschriften abonniert. Viele älteren Beständen der Bibliotheken sind durch Schenkungen und den Erwerb von Nachlässen pharmazeutischer und chemischer Hochschullehrer erworben worden. Daher ist auch, im Gegensatz zur Philologie und der Theologie, der Bestand der pharmazeutischen Journale in den Hochschulbibliotheken von vor etwa 1870 so dürftig und lückenhaft.

Es wäre hier eine dankbare Aufgabe der „pharmazeutischen Zentralbibliothek der deutschen Apotheker“, diese Lücke zu schließen und der Forschung komplette Reihen zur Verfügung zu stellen!

Das Honorar der Redakteure

Philipp Lorenz Geiger, a. o. Professor für Pharmacie an der Universität, zuerst ohne Gehalt, schloß mit der Universitätsbuchhandlung Winter in Heidelberg am 17. Januar 1829 einen Vertrag über die Herausgabe des Magazins für Pharmacie. Er vereinbarte mit Winter ein Honorar von 18 fl. pro Bogen. Geht man davon aus, daß jährlich etwa 80 Bogen zum Druck kamen, so hätte das Honorar 1440 fl. betragen. Sollte der Absatz 500 Exemplare übersteigen, erhielt Geiger je Bogen 22 fl., was eine Erhöhung seines Honorars jährlich um 240 fl. bedeutet hätte. Zuzüglich überließ Winter Professor Geiger noch 18 Freiemplare der Zeitschrift. Für Geiger war dies ein Bruttohonorar. Er mußte von diesem Geld die Honorierung der Autoren übernehmen. Im Gegensatz zu heute war dies Aufgabe des Herausgebers und Redakteurs. Da leider bis jetzt keine Autorenabrechnungen von Geiger ermittelt werden konnten, darf man sich davon ausgehen, daß etwa sechzig Prozent Professor Geiger dafür aufwenden mußte. Es wären ihm somit 576 bis 672 fl. jährlich geblieben.

Zum Vergleich möge das Gehalt für den 1845 zum a. o. Professor für angewandte Chemie an der Universität Tübingen er-

nannten Professor Dr. med. Schloßberger erwähnt werden. Es betrug 800 fl.

Auch der Bogenpreis für Bücher lag in den Verträgen zwischen Professor Philipp Lorenz Geiger und seinem Verleger Winter in Heidelberg etwa in dieser Größenordnung. Für die Pharmakopoea Badensis schloß Geiger am 13. August 1831 einen Vertrag über 50 fl. je Bogen ab. Hier war eine hohe Auflage von 2540 Exemplaren zu Grunde gelegt. Dies ergab bei einem Umfang von VII + 353 Seiten 625 fl. Und wieviel Jahre hat Geiger an dieser Pharmakopoe gearbeitet? Das Honorar erhielt erst seine Witwe, denn die Pharmakopoe erschien 1841, nach seinem Tod.

Dagegen lag je nach Höhe der Auflage bei dem Geigerschen Handbuch das Bogenhonorar bei 20 bis 25 fl. Winter rechnete mit einem Absatz von 1000 bis 1500 Exemplaren.

Der Herausgeber und Redakteur des Repertoriums für die Pharmacie, Professor Johann Andreas Budner in München, erhielt bis 1840 ein Honorar von 396 fl. für jeden Band der Zeitschrift. Da infolge des Jahrbuchs für Pharmazie von Herberger und anderer pharmazeutischer Zeitschriften die Auflage zurückging, kürzte ihm sein Verleger 1840 das Bandhonorar auf 350 fl. Bei vier Bänden im Jahr erhielt Budner somit 1400 fl. Diese Summe stimmt weitgehend mit dem Honorar überein, das Professor Geiger in Heidelberg für das Magazin erhalten hat. Sicher haben die Verleger unter sich auch über die Preise gesprochen und an Hand des Messekatalogs die Preise der Abonnementskosten der Konkurrenz durchgerechnet.

Professor Budner bezahlte 1841 den auswärtigen Mitarbeitern an Band 71 und 72 folgendes Honorar: Dr. Clem. Marquardt, Apotheker in Bonn, 2 fl. 30 kr. Dr. Theod. Vogel, akadem. Lehrer in Bonn, 14 fl. 45 kr. Geh. Obermedizinalrat Prof. Wurzer, Marburg, 1 fl. Apotheker Reinsch in Kirchenlemitz, 14 fl. 30 kr. Dr. Friedrich Mohr jun. in Koblenz, 7 fl.

Zum Abschluß der Preis für ein Studentenzimmer guter Qualität 1842 in München: Mit Heizung und Licht monatlich 8 fl. Für Kost mit Bier monatlich 15 fl. Dem Diener monatlich 1 fl. 12 kr.

Quellen:

Repertorium für die Pharmacie.
Jahrbuch für practische Pharmacie.
Bücheranzeigen.

Generallandesarchiv Karlsruhe.
Hauptstaatsarchiv München.

Anschrift des Verfassers:

Dr. A. Wankmüller,
74 Tübingen, Fürststraße 9

Eine handschriftliche Empfehlung der Jura-Belemniten

Von Gerhard Eis

Unter den mineralischen Substanzen, die in der altdeutschen Heilkunde benützt wurden, befinden sich neben echten Steinen und Edelsteinen auch tierische Produkte, die irrtümlich für Steine gehalten wurden, insbesondere auch Versteinerungen vorgeschichtlicher Lebewesen. Wegen ihrer gleichmäßigen, auffallenden Form wurden besonders die Ammonshörner und Belemniten geschätzt. Sie begegnen uns in den Steinbüchern des Mittelalters und der frühen Neuzeit neben den von Menschenhand bearbeiteten Donnerkeilen (prähistorischen Steinbeilen) u. dgl. unter den verschiedensten Namen, und nur dort, wo Abbildungen beigelegt sind, können wir die Namen mit ausreichender Sicherheit auf die heute meist anders zubenannten Fossilien beziehen. Während wir die in den Pharmakopöen und Arzneitaxen vorkommenden Fachausdrücke gut kennen, begegnen uns in den noch ununtersuchten handschriftlichen Einzelaufzeichnungen bisweilen ungewohnte, z. T. wohl nur landschaftlich gebräuchliche Wörter. Es ist mit Bestimmtheit anzunehmen, daß man auch solche Petrefakten in die Apotheken brachte oder in der Haus- und Stallapotheke benutzte, die nicht in den offiziellen Arzneibüchern standen, wie wir vor einigen Jahren an dem Beispiel eines besonderen „Krötensteins“ gesehen haben, der zu Beginn des 17. Jahrhunderts im Besitz der schwäbischen Familie Gräter war und von keinem Geringeren als Andreas Libavius literarisch behandelt wurde¹⁾.

Im Folgenden wird eine handschriftliche Empfehlung eines „Steines“ bekanntgemacht, den wir für einen Belemniten halten. Der Text wurde im 18. Jahrhundert in Form eines sogenannten Schreizettels verbreitet. Ich fand ein solches Exemplar, ein gefaltetes Doppelblatt, als lose Beilage in einer Handschrift, die ich bei der 81. Auktion des Heidelberger Antiquariates Dr. Helmut Tennen erworben habe (jetzt Hs. 158 meiner Sammlung²⁾). Das Doppelblatt wurde von demselben Schreiber geschrieben wie der ganze Band, der ein „Arzeney Puech fir die Mentschen“ enthält, und ist wie dieser um das Jahr 1771 zu datieren. Wahrscheinlich stammt die Handschrift aus dem jetzt zu Italien gehörigen Teil des Pustertales (Bruneck oder Umgebung). Das Reklameblatt bietet folgenden Wortlaut:

Rennig
von Rapenstein.

Erstens wirt diser Stein gefunden unweit von fistenPerg³⁾ in schwarzwalt. Ist dienlich fir mentschen vnd vich.

2. Den mentschen fir herzbren, magen wee⁴⁾, fir huesten soll man morgen vnd abents 2 mesersPiz voll nimbt. Dienet auch fir sant, gries vnd grimen in leib.

3. Fir die augen mentschen vnd fisch. Fir mentschen 2 mesersPiz voll vnd mischet in ein gläslin frisch waser, die augen darmit

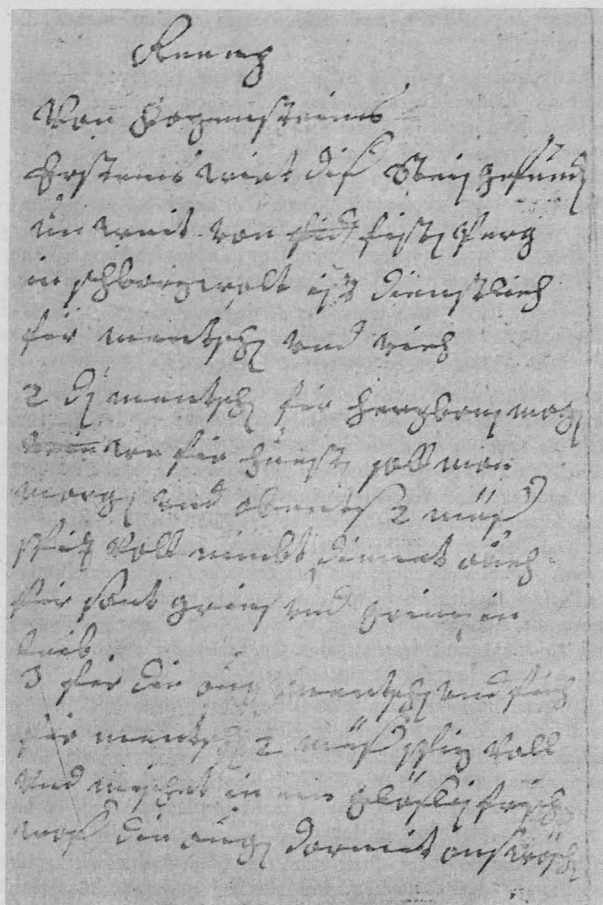


Abb. 1. Anfang des Schreizettels ca. 1771.

auswöschten / aber nit ab trinkhen. Wen ein fidi ein mail oder fell auf den augen hot, so mues man in ein mesersPiz voll von diesem Stein herabschaben vnd hinein blasen.

4. Fir die Pfert, wen sie das Stall über gangen haben, das ist das saichen. Man gibt inn 5 mesersPiz voll daruon ein. Wen sie tempfig oder khellsichtig seint, nimmb 5: oder 6 mesersPiz voll morgen und abents auf ein Prot, vnd gibts in wie man will. Ist auch fir das vnrin (?) und Prenn (oder frenn?) vnd den Pferten firs darmgicht, treibt die winte.

Darmit aber niemand von disem Stein hinterlistet werde, beschreibet man in folgender gestalt⁵⁾: Er ist grau, lenglecht vnd runt, hat in der mitte einen Kern, vnd wen man ihn von einander schlägt, sieht man einen Stern, vnd sPringt auseinander so wie ein holz.

Die Lesung ist an manchen Stellen zweifelhaft. In der Überschrift dürfte Renng zu lesen sein, wobei die weit auseinander gerückte Form des e, das wie ein n aussieht, auffällig ist; wir deuten Renng als Plural von rang „Rand“. Das dritte Wort ist Rogenstein oder Ragenstein zu lesen (der Schreiber hat öfter o-ähnliche a), aber das ergibt keinen Sinn. Gemeint ist m. E. „Rappenstein“ (= „Rappenstein“) und der Sinn des Ganzen ist: „Vom Rand des Rappensteins abgeschabtes Pulver.“ Den „Rappenstein“ beschreibt der Verfasser des Blattes als rund, grau und länglich, mit einem Kern in der Mitte; er kann wie Holz gespalten werden und zeigt im Querschnitt eine sternförmige Figur. Ich beziehe diese Beschreibung auf den Belemniten und stütze mich dabei nicht nur auf die Wörterbücher (Grimms Deutsches Wörterbuch VIII, 1886, Sp. 11: „Rabenstein, coracini, rabensteine, so nennt man diejenigen Belemniten, die eine schwarze Farbe haben“), sondern auch auf die Angaben über seine Verwendung in der Heilkunde und der Zauberei. Allein vom Äußeren her könnte die

Farbangabe — grau statt schwarz — bedenklich stimmen, aber es konnte gewiß der Name für eine bestimmte Sorte auch für die anderen Sorten des gleichen „Steines“ verwendet werden. Die anderen Angaben des Schreizettels passen z. T. auch zu Beschreibungen, die die alten Steinbücher von *Asteria vera*, *Glossopetra*, *Ossifragus*, dem sogenannten Judenstein und dem Luchsstein geben. Die sichere Entscheidung zugunsten des Belemniten ergibt sich aus dem Kapitel „Von dem Luchsstein“ in Johann Langes Edelsteinbüchlein (1675)⁶⁾ und besonders aus dessen Quelle, dem Steinbuch des Anselmus Boetius de Boot. Lange beschreibt den Luchsstein so:

Dieser Stein ist eines Fingers lang an der Gestalt und Dicke wie das Ende eines Pfeils / auswendig meistentheils einer braunen und dunkelblauen Farbe / inwendig ist er hohl / bißweilen voller markichten Substantz / gleich wie das Marck oder Kern im Holtz; bißweilen ist diese Höle voller kalkichten Substantz / bißweilen voller Sand. So ihr von dem Marck oder dem Wesen dieser Höle / weldie der Mittelpunct des Steins ist / den Stein abbredet / werdet ihr kleine Linien / gleich den Strahlen sehen umb dieselbe herum gehen. Im Griechischen wird er Βέλωνιον, wegen seiner Pfeilgleichen gestalt genennet. . . Cardanus nennet diesen Stein Belemnites, und sagt / daß man ihn in der Gestalt eines Pfeils finde / und habe durch und durch in die Länge einen Riß oder Höle / weldie einen Stein (so mit einer Goldfarben Materie bekleidet ist) in sich habe / und daß dieser Stein nicht / wie etliche meynen / der Lyncurium sey. . . In den Apotheken wird dieser Stein gemeinlich für den lapis Lyncurium genommen / davon Matthiolus zu lesen.

Bei Boetius de Boot, einem Schüler des Thomas Erastus in Heidelberg, wird der Belemnit noch eingehender behandelt und dazu auch eine Abbildung beigelegt⁷⁾. Diese zeigt deutlich die längliche Gestalt und die Sternförmigkeit des Querschnitts des röhrenförmigen Innern (s. Abb. 2). Hier wird unter den deutschen Namen dieses „Steines“ auch ausdrücklich die Bezeichnung „Rappenstein“ angeführt. Aus der Überschrift *De Belemnito officinarum, Lyncurio, et Dactilo Ideo* kann man folgern, daß auch er den Belemniten zwar als etwas Ähnliches wie den Lyncurium ansah, aber doch von diesem unterschied.

Die medizinischen und magischen Anwendungen des Rappensteins der Pustertaler Handschrift stimmen mit den bei Lange und Boetius genannten Indikationen genauer überein als mit den anderen einigermaßen vergleichbaren Steinen und Substanzen. Nach Lange wird der „Luchsstein“ zu Pulver gestoßen, weil „er fuer schweren Traeumen und der Zauberey bewahre“, was auch Boetius als eine besonders von den Deutschen für den Belemniten vertretene Ansicht anführt: *putant enim Germani potum contra huiusmodi suppressiones noctisque ludibra valere*. Gegen *sant, gries* (d. h. Nierensteine) empfehlen auch Lange und Boetius Abschabes vom Belemniten (*calculos . . . non aliter quam lapide Judaico frangunt*). Die Verwendung in der Tierheilkunde erwähnt Lange nicht, aber Boetius liefert auch für diesen Punkt des Schreizettels die Grundlage, indem er vom Einblasen des Pulvers in das Auge des Pferdes spricht: *Sunt qui oculis equorum ad exterendas cicatrices, ustum inflent*. Aus diesen Übereinstimmungen wird ersichtlich, daß der „Rappenstein“ des Reklameblattes den Belemniten meint. Es handelt sich um das sogenannte Rostrum, einen kegelförmigen Teil der Schale dieser mit den heutigen Tintenfischen verwandten Kopffüßler, die im Perm und Jura weitverbreitet waren und im Eozän ausstarben. Die versteinerten Reste werden in verschiedenen Ländern häufig gefunden. Lange bemerkt, daß man sie außer in Preußen, Pommern und bei Hildesheim „auch in grosser Menge uemb Wuerttemberg“ finde. Auch das paßt gut zu der Angabe des handschriftlichen Berichts, das sie „unweit von fistenPerg in schwarzwald“ vorkommen — *fistenPerg* scheint aus „Firtenberg“ (= Württemberg) verlesen zu sein.

Aus den gedruckten Steinbüchern geht hervor, daß der Belemniten nicht nur in der Volksmedizin als vielseitiges Wundermittel geschätzt, sondern auch in den Apotheken zu finden war, da man ihn als eine Art des Luchssteines gelten ließ. Wir werden deshalb die in der pharmazeutischen Literatur vorkommenden Angaben über den Luchsstein in gewissem Umfang auch auf den Belemniten beziehen dürfen. In der ältesten gedruckten deutschen Apo-

LIBER SECVNDVS. 477
 strictis. Raro etiam pollicis, aut digiti longitudine,
 & communium sagittarum crassitiem excedit. In-
 ventæ tamen sunt tibix, humanæ tibix crassitudi-
 ne, ita ut quis balistarum, & machinarum bellica-
 rum sagittas veterum in lapides commutatas non
 inepte existimare possit. In officinis horum lapi-
 dum nonnulli Lyncurii vocantur, præsertim illi qui *Lyncurii.*
 Succini Falerni colorem habent, & pellucet, aut
 palcas aliasque res minutas tanquam Succinum ad
 se trahunt. Omnibus à natura inest quædam quasi
 rima, qua fit ut facilius in longitudinem diffindan-
 tur; sed ea pellucidis quam cæteris magis est con-
 spicua, Germanice vocatur *Alpfescht albschos*, id est
 incubi sagitta, *Schofstein, Luchstein, Rappenstein*. Ustus
 hic lapis grave olet, videlicet cornua, vel ossa usta,
 vel felium urinam, & ne ustus quidem odorem de-
 ponit. Dum niger est Coracias, aut corvinus lapis *Coracias.*
 dicitur Germanice *Rappenstein*. Maximi interdum
 Ceraunitis, proprie Belemnitis nomine appellan-
 tur. Qui humani digiti magnitudinem habent pro- *Cerauni-*
 prie Idei Daçteli vocantur à digiti similitudine, & *tis.*
 ab Ida Cretæ monte. Olim Corybantes vocaban-
 tur. Omnes usti, vel candidi, vel cinerei efficiun-
 tur. Ac si confricentur non usti, cornu bovis lima-
 tur, vel ustum olent, Omnes isti lapides ex am-
 pla radice deficiunt in tenuissimam aciem, ac inest
 qua-

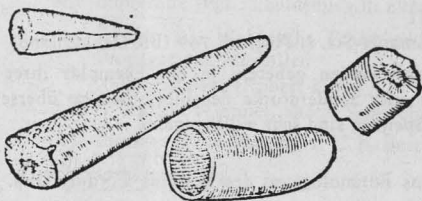


Abb. 2. Belemniten (Rappensteine)

A. Boetius de Boot, *Gemmarum et lapidum historia*,
 2. Aufl., 1636.

thekentaxe, der Dresdener von 1553, hat der Luchsstein seinen Platz im 27. Abschnitt *De mineralibus: Lapidis Lincis puri 1 lot 4 groschen*⁸⁾. Geschäftliche Interessen läßt auch der Schreiber des Tiroler Reklameblattes erkennen, indem er davor warnt, daß der Käufer „von disem Stein hinterlistet“, d. h. mit Fälschungen getäuscht werde.

Literatur und Anmerkungen

- ¹⁾ Gerhard Eis, Nachricht von einem besonderen „Krötenstein“, Medizinische Monatsschrift 4. 1950, S. 861 f.; nun auch in: Forschungen zur Fachprosa, Ausgewählte Beiträge, Bern und München 1971, S. 254 ff.
- ²⁾ Beschreibung der Handschrift: Eis, Eine pseudoparacelsische Empfehlung des Allermannsharnisch (Allium victorialis) aus einer neu gefundenen Handschrift, Medizinische Monatsschrift 25, 1971, S. 67 ff.
- ³⁾ Vor *fistenPerg* ist *fid* durchstrichen.
- ⁴⁾ Vor *wee* ist ein verschriebener Buchstabe durchstrichen.
- ⁵⁾ Hs. *gegestalt*.
- ⁶⁾ Johann Lange, *Edelgestein-Büchlein / Oder Beschreibung der Edelgesteine. Derer Gestalt / Kräfte und Tugenden usw.* Durch Thomas Nicols Professoren der Hohen-Schule zu Cambridge in England... in *Deutsch* übersetzt und herausgegeben Von Johann Langen. Hamburg 1675; Nicols hatte als Hauptquelle das Steinbuch des Boetius de Boot benützt. S. auch Eis, Ein handschriftliches Verzeichnis von Edelstein-Fundstätten in Sachsen, in: Der Abschnitt, Zeitschrift für Kunst und Kultur im Bergbau 12, Bochum 1960, H. 2, S. 21 ff.; jetzt auch in: Forschungen zur Fachprosa, 1971, S. 312 ff.
- ⁷⁾ Anselmus Boetius de Boot, Brugensis, *Gemmarum et lapidum historia... Nunc vero Recensuit Adrianus Toll, Lugd.-Bat. M. D., Lvgduni Batavorum* 1636.

⁸⁾ *Apotecken Tax der Stadt Dresden M.D.LXIII*. Faksimile-Druck mit einer Einführung von Wolfgang-Hagen Hein, Eutin (Holstein) 1953 (= Bd. 2 der Veröffentlichungen der Internationalen Gesellschaft für Geschichte der Pharmazie, N.F., Hsg. von Georg Edmund Dann).

Anschrift des Verfassers:

Prof. Dr. Gerhard Eis,
 6903 Neckargemünd, Saarstr. 3

Literaturhinweise

Medizingeschichte in unserer Zeit. Festgabe für Edith Heischkel-Artelt und Walter Artelt zum 65. Geburtstag. Herausgegeben von Hans-Heinz Eulner, Gunter Mann, Gert Preiser, Rolf Winau, Otto Winkelmann.

Stuttgart: Ferdinand Enke Verlag 1971. 491 S. Ganzseitige Portraits von Edith Heischkel-Artelt und Walter Artelt und andere Abbild. Gbd. DM 90,—

Durch die medizinhistorische Arbeit von Edith Heischkel-Artelt und Walter Artelt hat auch die Pharmaziegeschichtsschreibung Förderung und Bereicherung erfahren. Aber nicht nur deshalb dürfte die stattliche Festschrift für die beiden Gelehrten, an der ein internationaler Kreis von Wissenschaftlern mitgearbeitet hat, von vornherein Interesse auch bei Pharmaziehistorikern finden. Vielmehr verdient über ein Viertel der 35 Abhandlungen ihre besondere Beachtung.

Läßt die Arbeit von Glenn Sonnedecker über „Experimental Work Associated with American Pharmaceutical Education of the 19th Century“ (S. 384–392) ihre Beziehung schon im Titel ohne weiteres ersehen, so verlangen zwei größere Abhandlungen eine eingehendere — und dann höchst lohnende — Beschäftigung mit ihnen, um ihre Bedeutung für die Pharmaziegeschichte zu erkennen. In der einen gibt Edwin Rosner in einer (nicht nur) sprachgeschichtlichen Untersuchung sehr beachtenswerte „Terminologische Hinweise auf die Herkunft der frühen griechischen Medizin“. (S. 1–22.) Der Verfasser stellt dabei bisherige Auffassungen über die Herkunft der frühen griechischen Medizin teilweise in Frage. Er weist auf die unsichere Beurteilung der gegenseitigen Beeinflussung fremder und griechischer Medizin in den Anfängen hin und zieht dann den Schluß, „daß die frühe griechische Medizin im wesentlichen unabhängig und frei von fremden Einflüssen entstand und blieb“. Durch seine eingehenden (hier nicht ausführlich zu behandelnden) Erörterungen wird auch der Pharmaziehistoriker vor wichtige grundsätzliche Entscheidungen gestellt. Zu direkter, spezieller Mitarbeit wird er von Rosner in Ausblicken auf offen bleibende Fragen aufgerufen, wenn er abschließend sagt, neben andern Methoden könnten auch Einzeluntersuchungen bestimmter Drogen die Erkenntnis der frühen griechischen Medizin wesentlich fördern.

Anderer Art, für manche Forschungsarbeit aber von großem Nutzen, ist die zweite der hier besonders hervorzuhebenden Beiträge, der Bericht von Karl-Heinz Weimann: „Der Nachlaß Meibom in Hannover und Göttingen“. (S. 171–188.) Es handelt sich dabei um die Hinterlassenschaft aller vier Generationen der Helmstedter Professorenfamilie Meibom. Er besteht aus 530 Bänden bzw. Konvoluten mit Handschriften und Autographen, von denen 355 in der Niedersächsischen Landesbibliothek in Hannover, 175 in der Universitätsbibliothek in Göttingen sich befinden. (Weitere nicht zum Nachlaß der Meibom gehörige Hss. sind auch anderorts, z. B. in der Herzog-August-Bibliothek in Wolfenbüttel, vorhanden.) Der Anteil medizinischer Mss. macht fast ein Drittel des Nachlasses aus. Dabei ist die Pharmazie mit 34 Nummern in Göttingen vertreten, wobei sich u. a. das Rezeptbuch einer Braunschweiger Apotheke (1603–1610), eine Sammlung von Rezepten, die Johann Heinrich Meibom (1590–1655) verordnete, Schriften über einzelne Medikamente und Heilpflanzen sowie pharmazeutische Kolleghefte befinden. Auch eine Reihe von Hss. aus dem Gebiete der Medizingeschichte (dabei die Vita des Euricius Cordus), der Chemie und der Mineralogie u. a. dürfte pharmaziegeschichtlich nicht ohne Interesse sein und harret zum großen Teil noch der Auswertung.

In pharmaziegeschichtlichen Bereich fallen u. a. ferner: „Die Haaröle der Berenike“ [Gattin des dritten Proklomäers, Mitte des 3. Jahrhunderts v. Chr.] von Hans Herter; „Eine wenig beachtete arabische Übersetzung der Materia medica des Dioskurides“ [durch Stephanos, Sohn des Basileios, Mitte des 9. Jahrh.] von Albert Dietrich; „Albert Birdtels [eines aus Stuttgart stammenden Arztes oder gelehrten Laien, 15. Jahrh.] Traktat von den sechzehn Latwergen“ [Cod. Wellc. 538, Bl. 104r–106r] von Gerhard Eis; „Kosmas und Damian in der Marienkirche zu Hanau“ [Abbildung, Beschreibung und Interpretation einer Freske um 1500] von Hans Heinz Eulner; „Ein volksmedizinisches Buch in

jüdisch-deutsch (I. Teller, Prag, ca. 1650)“ [behandelt häusliche Arzneiherstellung] von Joshua O. Leibowitz; „Leibärzte des Großen Kurfürsten“ [mit Angaben über Botanik und Chemie] von Rolf Winau; „Ein siebenbürgischer Naturforscher in Leipzig, Johann Hedwig [bedeutender Botaniker] (1730–1799)“ von Valeriu L. Bologna.

Das vielseitige, im Wert seiner Abhandlungen z. T. über den Durchschnitt solcher Festschriften hinausgehende Buch schließt mit Verzeichnissen der Veröffentlichungen von Edith und Walter Artelt mit auch pharmaziegeschichtlich interessanten Themen.

G. E. Dann

MITTEILUNGEN

für die Mitglieder der Internationalen Gesellschaft für Geschichte der Pharmazie e. V.
Société Internationale d'Histoire de la Pharmacie — International Society for the History of Pharmacy

Postanschrift: Internationale Gesellschaft für Geschichte der Pharmazie e. V., Geschäftsstelle, Apotheker Herbert Hügel,
7000 Stuttgart 1, Relenbergstraße 63, Fernsprecher 07 11/22 43 52
Postcheckkonto: Stuttgart 914 32, Apotheker Herbert Hügel, Stuttgart

Veröffentlichungen

(Aus dem Bericht des Redakteurs der Gesellschafts-veröffentlichungen Prof. Dr. W.-H. Hein)

Veröffentlichungen, Neue Folge

Es erschienen und wurden an die Mitglieder versandt

- Bd. 33, W.-H. Hein u. D. A. Wittop Koning, Bildkatalog zur Geschichte der Pharmazie. 288 S. m. 32 Abb.
- Bd. 34, G. E. Dann, Das Kölner Dispensarium von 1565. Teil I, Erläuterungen. 65 S. m. 20 Abb.
- Bd. 35, G. E. Dann, Das Kölner Dispensarium von 1565. Teil II, Text (Faksimile). VI, 421 S.
- Bd. 36, Die Vorträge der Hauptversammlung in Luxemburg 1969. (Redaktion: W.-H. Hein). 200 S. m. 32 Abb.

Demnächst erscheinen

- Bd. 37, M. Levey, Substitute drugs in early arabic medicine.
- Bd. 38, Die Vorträge des Congressus Internationalis Historiae Pharmaciae Pragae MCMLXXI
- Bd. 39, Die Schelenz-Stiftung II

Beiträge zur Geschichte der Pharmazie

Es erschienen

für 1970: Jahrgang 21, Hefte 1–4, 32 S. 4°

für 1971: Jahrgang 22, Hefte 1–4, 32 S. 4°

Die Hefte wurden fristgerecht versandt.

Pharmaziegeschichtliche Rundschau

Es erschienen

für 1970/1971: Bd. VII, Hefte 1–4, 36 S. 4°

Die Hefte wurden fristgerecht versandt.

Sondergaben

W. Schneider, Über die Galenik im 19. Jahrhundert. SD a. Pharm. Ztg.

W. Bernsmann, Arzneimittelforschung und -entwicklung in Deutschland in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. SD a. Pharm. Ind. 29/30 (1970/71). 95 S.

Beide Arbeiten wurden allen Mitgliedern zugestellt. Ihre Lieferung ist den Autoren und dem Entgegenkommen der Verlage der Zeitschriften „Pharmazeutische Zeitung“ und „Die Pharmazeutische Industrie“ zu verdanken.

Bibliothek

Wie in Nr. 4 (1970) der „Beiträge...“ bereits mitgeteilt, lautet die neue Anschrift unserer Bibliothek:

Bibliothek der Int. Ges. f. Gesch. d. Pharmazie
in der Württ. Landesbibliothek
7 Stuttgart 1

Konrad-Adenauer-Str. 8, Postfach 769 (BR Deutschland)

Die Mitglieder werden gebeten, je ein Exemplar ihrer Veröffentlichungen oder Sonderdrucke der Bibliothek zu übersenden. Auch sonstige Spenden sind sehr willkommen.

Eingänge:

Dilg, Peter: Das Botanicon des Euricius Cordus, Diss. Marburg 1969

Ernst, Elmar: Das industrielle Geheimmittel und seine Werbung, Diss. Marburg 1969

Jüttner, Guido: Wilhelm Gratarolus, Benedikt Aretius, Diss. Marburg 1969

Illustrierter Apotheker-Kalender 1970 und 1971. Herausgeber Wolfgang-Hagen Hein

Hein, W.-H. (Mitverfasser): Geschichte der Apotheke Bensheim, 1968

Archiv der Pharmazie Bd. 227 (1889) und Bd. 240 (1902), gespendet von Prof. Halmai, Budapest

11 geb. Jahrgänge der Materia Medica Nordmark 1959–1969, gespendet von den Nordmark-Werken, Hamburg

Den Verfassern und Spendern sei an dieser Stelle herzlich gedankt!

Die Benutzung der Bibliothek wird voraussichtlich Ende 1971 wieder möglich sein.

A. Wankmüller, Bibliothekar

Landesgruppe Deutschland

(Deutsche Gesellschaft für Geschichte der Pharmazie e. V.)

Zu korrespondierenden Mitgliedern wurden ernannt:

Dr. et Mr. Kurt Ganzinger, Wien

Dr. Václav Rusek, Brünn

Doz. Dr. D. A. Wittop Koning

W.-H. Hein, Vorsitzender

Weitere Mitteilungen für die Gesellschafts-Mitglieder, Personalnachrichten, Liste neuer Mitglieder usw. können aus Platzmangel leider erst in der nächsten Ausgabe der „Beiträge...“ veröffentlicht werden.